

ACTE III HÔTEL ULTIMUS CHAMBRE 39

SCENE 1 Clara Lucienne

Clara . — Si Madame veut bien entrer, (*à part*) Décidément, elle a pas froid aux yeux la bourgeoise, revenir après l'esclandre de la dernière fois !

LUCIENNE. — Dites moi mademoiselle, n'y a-t-il pas un chasseur dans votre hôtel.

Clara . — Oui ! Vous avez des bagages à monter ?

LUCIENNE. — Est il bien bâti ?

Clara . — (*un peu étonnée*) Suffisamment pour monter une valise !

LUCIENNE. — (*haussant les épaules*) Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! Pourrais-je le voir ?

Clara . — Voir le chasseur ? Pour quoi faire ?

LUCIENNE. — (*impatimentée*) Mais cela ne vous regarde pas ! Allez le chercher !

Clara. — Bon, j'y vais Madame, (*à part*) Décidément, elle a vraiment pas froid aux yeux la bourgeoise !

SCENE 2 Lucienne MME PONTAGNAC puis Clara et le chasseur

LUCIENNE. — (*faisant les cent pas très énervée*) Mais que fait-elle, que fait-elle donc ???
(*On tape, elle va ouvrir*)

LUCIENNE. — Ah ! Enfin

MME PONTAGNAC. — (*entrant timidement*) Mme Vatelín ?

LUCIENNE. — Entrez vite, je vous en prie !

MME PONTAGNAC. — Mais que faisons nous ici ?

LUCIENNE. — Nous nous vengeons ma chère !

MME PONTAGNAC. — (*venant s'asseoir à côté d'elle.*) Ah ! Oui ! C'est ça vengeons nous ! Vengeons nous !!

LUCIENNE. — Ah ! Moi qui étais une femme fidèle, moi qui repoussais les avances de ce séducteur !

MME PONTAGNAC. — Eh bien ! Maintenant, ne les repoussez plus ses avances. Soyez à lui, ce sera votre vengeance !

LUCIENNE. — Mais maintenant que j'ai besoin d'un vengeur ! Il fera l'affaire !

MME PONTAGNAC. — Et quand vous en aurez fini avec lui, vous me le laisserez ! J'ai à me venger moi aussi !! Mais de quel séducteur parlez vous ?

LUCIENNE. — Mais de votre mari, évidemment !

MME PONTAGNAC. — Hein ! Quoi, vous voudriez ?

LUCIENNE. — Oh ! ne craignez rien ! Comme ça n'est que pour donner le change à mon mari !

MME PONTAGNAC. — Oh ! Alors !

LUCIENNE. — Me livrez-vous M. Pontagnac ?

MME PONTAGNAC. — Soit ! Cela me donnera un grief de plus contre lui !

LUCIENNE. — Ah ! Merci ! Solidarité féminine ?

MME PONTAGNAC. — Solidarité féminine ! Quel est votre plan ?

LUCIENNE. — Je lui ai donné rendez-vous ici en lui faisant croire que je me donnerai à lui ! (*sursaut de Mme Pontagnac*) Mais j'ai également donné rendez-vous à mon mari en lui faisant croire à une réconciliation !

MME PONTAGNAC. — Ainsi il vous surprendra dans les bras de mon Edmont ! Mais dites moi, s'il arrive trop tard !

LUCIENNE. — Cela ne risque rien ! Vous serez dans le cabinet de toilette ! Et d'ailleurs mon mari est si repentant, si confus de cette histoire qu'il ne sait plus quoi faire pour se faire pardonner ! Il n'arrivera pas en retard !

MME PONTAGNAC. — Ah ! Si seulement le mien ! Mais me voilà piégée avec cet infâme débauché !

LUCIENNE. — Nous allons le rendre jaloux aussi ! Ces bêtes là aiment aller voir ailleurs, mais quand on chasse sur leur terre, ils sont furieux et humiliés !

MME PONTAGNAC. — C'est bien vrai ! Les goujats ! Mais avec qui me venger ?

LUCIENNE. — J'ai mon idée ! (*On tape, une voix derrière la porte*) C'est le chasseur pour madame !

SCENE 3 Lucienne MME PONTAGNAC Clara, le chasseur

Clara et le chasseur entrent

LUCIENNE. — (jaugeant le chasseur !) Bien, bien pas mal !

Le Chasseur. —, (*inquiet*) Madame m'a fait demandé ?

LUCIENNE. — (à MME PONTAGNAC) Qu'en pensez vous ?

MME PONTAGNAC. —, Moi ? Ce que je pense du chasseur ?

LUCIENNE. — (La prenant par le bras et l'entraînant loin du chasseur) Oui, pour votre vengeance !

MME PONTAGNAC. —, Me venger avec le chasseur ? Quelle horreur !

LUCIENNE. — Mais il ne s'agira que de le faire croire à votre mari !

MME PONTAGNAC. —, Quand même avec un domestique, c'est peu glorieux !

LUCIENNE. — Mais il ne le saura pas, j'ai apporté des vêtements de mon mari ! Venez, j'ai loué également la chambre attenante, nous allons le transformer et je vais tout vous expliquer ! (*elles entraînent le chasseur effaré dans la chambre 38*)

SCENE 2 PONTAGNAC, puis LUCIENNE

M. PONTAGNAC. —(entrant) ah Lucienne, Lucienne je n'ose pas y croire ! Un rendez vous ici, avec elle Ha ça ! mais personne ! M'aurait elle posé un lapin ?

LUCIENNE. — (*entrant à son tour*) Ah vous voilà vous !

M. PONTAGNAC. —, *avec lyrisme, tout en cherchant ce qu'il avait bien pu avoir à dire.* — Ah ! Lucienne ! Lucienne !... (*La ramenant sur le divan.*) Dites-moi que je ne suis pas le jouet d'un rêve ! Vous êtes bien à moi ? Rien qu'à moi ?...

LUCIENNE, assise. — Oui, bien à vous ! Rien qu'à vous !

M. PONTAGNAC. —, Ah ! que je suis heureux !

LUCIENNE. — Tant mieux, mon ami, c'est une compensation que le malheur des uns fasse un peu le bonheur des autres.

M. PONTAGNAC. —, Ah ! oui, oui ! Tenez, appuyez votre tête contre ma poitrine... Ah ! Lucienne ! Laissez-moi vous presser dans mes bras !...

LUCIENNE. — Vous m'aimez, vous ?

M. PONTAGNAC. —, Si je vous aime ! (*Il l'a prend ans ses bras*) Ah ! Comme ça, je peux mieux vous presser contre mon cœur ! Ah ! Lucienne !... Lucienne ! (*Lucienne se lève brusquement, Pontagnac se lève à son tour et essaie de la retenir , mais elle s'échappe*)

LUCIENNE. — Retourner vous asseoir !

PONTAGNAC, étonné. — Comment, que j'aïlle m'asseoir...

LUCIENNE. — Eh bien ! oui !

PONTAGNAC. — Mais je croyais...

LUCIENNE. — Ai-je dit le contraire ?... Mais s'il ne me plaît pas, comme ça, tout de suite ; s'il me convient de choisir mon moment, de me faire désirer. J'entends que l'homme qui m'aimera soit l'esclave docile de mes caprices. J'ai dit : "Asseyez-vous". Asseyez-vous !

PONTAGNAC. — Oui !

Il s'assied près de la table.

LUCIENNE, remontant un peu. — Bien !

PONTAGNAC. — Je vous ai obéi !

LUCIENNE, venant à lui. — C'est très bien ! Enlevez votre jaquette.

PONTAGNAC. — Plaît-il ?

LUCIENNE, gagnant la droite. — Enlevez votre jaquette ! je ne peux pas vous voir avec. Vous me rappelez mon mari.

PONTAGNAC. — Ah ! alors. Seulement, je vous préviens qu'en dessous, je suis en bras de chemise.

LUCIENNE, s'asseyant sur le divan. — Ca ne fait rien.

PONTAGNAC. — Bien. (*Il enlève sa jaquette.*) Et maintenant ?...

LUCIENNE. — Asseyez-vous là, près de moi.

PONTAGNAC, *s'asseyant*. — Voilà.

LUCIENNE. — Bon !

Moment de silence.

PONTAGNAC, *après un temps*. — Mais enfin, qu'est-ce qu'on attend ?

LUCIENNE. — Mon bon vouloir !

PONTAGNAC. — Ah !

LUCIENNE. — Tenez, enlevez votre gilet, vous avez l'air du déménageur comme cela.

PONTAGNAC. — Quoi ! vous voulez ?...

LUCIENNE. — Je vous en prie, et asseyez-vous !

PONTAGNAC, *enlève son gilet qu'il pose également au fond*. — C'est bien parce que vous me l'ordonnez. (*S'asseyant.*) Vous ne me trouvez pas bien ridicule comme ça ?

LUCIENNE. — Ne vous en inquiétez pas ! (*Lui déboutonnant une bretelle.*) C'est laid, ça !... C'est comme ces cheveux !... Qui est-ce qui vous coiffe comme ça ?... Une coiffure de maître d'hôtel.

PONTAGNAC, *qui a déboutonné la seconde bretelle*. — Oh !

LUCIENNE. — Tournez-vous donc ! (*Lui hérissant les cheveux derrière la tête.*) Là ! au moins, vous avez l'air d'un artiste.

PONTAGNAC. — Vous trouvez ? (*Oubliant ses promesses sous les caresses de Lucienne.*) Ah ! Lucienne, ma Lucienne !

LUCIENNE. — Eh ! bien ! qu'est-ce que c'est ?

PONTAGNAC. — Oh ! pardon !

LUCIENNE. — Je vous prie de vous tenir, n'est-ce pas, quand il n'y a personne.

PONTAGNAC. — Ah ! qu'est-ce que vous voulez, je ne suis pas de bois, moi !

LUCIENNE. — C'est bien, ça suffit !

PONTAGNAC. — Oui !

LUCIENNE s'est levée et est allée chercher un journal sur la table, puis revient s'asseoir et se met à parcourir le journal.

PONTAGNAC, *qui l'a regardée faire, après un temps*. — Quelle drôle de façon de comprendre l'amour. (*Lisant le titre du journal.*) "La Petite République".

LUCIENNE, *après un temps*. — Ah ! ah ! il y a une première à Déjazet ce soir.

PONTAGNAC. — Ah ! ah !

LUCIENNE. — Vous y allez ?

PONTAGNAC. — Non !

LUCIENNE. — Ah !...

Elle se met à lire. — Pontagnac, ne sachant que faire, se met à siffloter en dedans, tout en regardant autour de lui ; il finit par se lever et, les deux mains derrière le dos, inspecte les bibelots.

LUCIENNE, *sans lever la tête de son journal.* — Restez donc assis !

PONTAGNAC. — Ah ! bon ! (*Il va se rasseoir docilement. — Après un temps.*) Mais enfin, qu'est-ce qu'on attend ?... Etre obligé de faire le beau pour avoir du sucre !

On entend un bruit de voix au fond.

LUCIENNE. — Chut !

PONTAGNAC, *qui s'est redressé au bruit.* — Qu'est-ce que c'est ?

Lucienne s'est relevée en même temps et fait une boulette de son journal qu'elle jette au loin.

LUCIENNE, *à part.* — Enfin !... (*Haut.*) Et que nous importe ! des gens !... mon mari, peut-être !

PONTAGNAC. — Votre mari !

LUCIENNE. — Tant mieux ! ma vengeance n'en sera que plus complète.

À ce moment on voit les stores du fond s'écarter et des têtes paraissent aux vitres.

Scène IX[[modifier](#)]

Les mêmes , puis Vatelin, Le Commissaire, deux Agents, Gérome, puis Rédillon, puis Mme Pontagnac.

VOIX DU COMMISSAIRE. — Au nom de la loi, ouvrez !

PONTAGNAC. — Ce sont eux ! Cachez-vous !

LUCIENNE. — Allons donc, me cacher ! M'aimez-vous assez pour me disputer à mon mari lui-même ?

PONTAGNAC. — Certainement, mais...

VOIX DU COMMISSAIRE. — Voulez-vous ouvrir ?

LUCIENNE. — Eh bien ! voilà comme je veux être à vous, à la face de tous ! Pontagnac, prenez-moi, je suis à vous !

PONTAGNAC. — Hein ! Comment, maintenant ?

LUCIENNE. — Maintenant ou jamais !

PONTAGNAC, *s'éloignant.* — Ah ! non ! par exemple !

LE COMMISSAIRE. — Ouvrez ou j'enfonce la porte !.

LUCIENNE. — Ouvrez, voyons, ou il enfonce la porte !.

PONTAGNAC, *affolé*. — Hein ? oui.

Pontagnac va ouvrir, Lucienne se laisse tomber assise sur le divan et se tient, les jambes allongées l'une sur l'autre, le torse rejeté en arrière et arc-bouté sur ses bras en fixant sur son mari un regard de défi.

VATELIN, *entrant*. — Oh ! la misérable !...

LE COMMISSAIRE. — Que personne ne bouge !

VATELIN. — C'était vrai !

PONTAGNAC, *au Commissaire*. — Mais enfin, monsieur !

LE COMMISSAIRE, *le regardant*. — Encore vous, monsieur ! C'est bien souvent !

PONTAGNAC. — Mais monsieur, je ne vous comprends pas, je rendais visite à madame.

LE COMMISSAIRE. — Dans cette tenue ! Rhabillez-vous donc, monsieur.

Pontagnac se rhabille, tout en oubliant de remettre ses bretelles.

LE COMMISSAIRE. — Madame, je suis le commissaire de police de votre arrondissement et je viens à la requête de M. Crépin Vatelín, votre époux...

LUCIENNE, *(sans quitter la position qu'elle a prise au début de la scène.)* — C'est bien, Monsieur le Commissaire, je connais la tirade. *(À part.)* Je l'ai lue ce matin ! *(Haut.)* Aussi bien, je vais vous faciliter la besogne. M. Pontagnac peut vous dire ce qu'il veut pour essayer de me sauver, c'est son devoir de gentilhomme ; mais moi, j'entends que la vérité soit connue de tous ! *(En regardant avec défi Vatelín)* Rien ne m'a attirée ici que ma volonté et mon bon plaisir, et si j'y suis venue, c'est pour y rencontrer M. Pontagnac, mon amant !

VATELIN. — Elle avoue.

LUCIENNE. — Je vous autorise, Monsieur le Commissaire, à consigner cet aveu au procès-verbal.

VATELIN, *se laissant tomber sur la chaise près de la cheminée*. — Oh !

MME PONTAGNAC, *(sortant de la chambre 38)*. — À mon tour, maintenant !

PONTAGNAC. — Ma femme !

MME PONTAGNAC. — Veuillez consigner également, Monsieur le Commissaire, que moi, Clotilde Pontagnac, femme légitime de monsieur, vous m'avez trouvée dans cette maison où j'étais venue, comme madame, pour retrouver mon amant.

PONTAGNAC, *bondissant*. — Qu'est-ce qu'elle a dit ?

MME PONTAGNAC. — Adieu, monsieur.

Elle sort par la gauche.

PONTAGNAC, *courant après elle, ses bretelles lui battant les mollets*. — Malheureuse !

LE COMMISSAIRE, *l'arrêtant*. — Veuillez rester, monsieur, nous avons besoin de vous.

PONTAGNAC. — Mais vous avez entendu ce qu'elle a dit, Monsieur le Commissaire, elle a un amant. (*Le Commissaire hausse les épaules*) Mais où est-il ce misérable, que je l'étrangle, que je le tue ! (*marchant, furieux.*) — Mais qu'il se montre donc, cet amant, si ce n'est pas un lâche !

Vatelin. — Ah ! mon ami, c'est effrayant ce que je souffre ! C'est là. (*montrant le cœur*). pan, pan, pan... C'est dur, allez !

PONTAGNAC. — Je n'aurais jamais penser souffrir autant ! penser qu'on a une femme légitime et que c'est précisément celle-là qui vous trompe !... C'est dur, allez !

Le Commissaire (à Pontagnac et Vatelin) . — Eh ! ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous ; Ne comprenez-vous pas que c'est là un jeu de femmes outragées et non le fait d'épouses coupables !

PONTAGNAC ET VATELIN . — Mais elles sont coupables puisqu'elles nous ont trompés !

Le Commissaire -- Mais non, elles ne vous trompent pas ! C'est justement en croyant cela que vous êtes des serins . Mais voyons ! Vous monsieur Vatelin est-ce que le seul fait de vous avoir écrit : "Venez à l'hôtel Ultimus . Vous m'y trouverez dans les bras de mon amant" n'aurait pas dû suffire à vous éclairer ?... Une femme qui trompe son mari n'a pas pour habitude de lui envoyer des cartes d'invitation. Et vous Monsieur Pontagnac, ne trouvez vous pas étrange que votre femme surgissent justement de la chambre contiguë !

PONTAGNAC.. — C'est-vrai !...

VATELIN. — Et alors ?...

Le Commissaire. — Et alors vous avez donné dans le panneau... ! Ah ! vous n'êtes guère tacticien !

VATELIN. — Je suis avoué.

Le Commissaire. — Voilà ! (il aperçoit *Lucienne et Mme Pontagnac qui observent la scène fond plateau*)

VATELIN. — Ah ! que je suis content !... (*Sanglotant.*) que je suis con... on... tent ! Ah ! là ! là !... Ah ! là ! là ! (*au commissaire*) Ah ! mon ami, *soyez bon ! Allez trouver ma femme, dites-lui que je n'aime qu'elle, et faites-lui comprendre — ce qui est la vérité — qu'elle a en moi le plus fidèle des maris.*

Le Commissaire. — .Après votre équipée d'hier soir ?...

VATELIN. — Ah ! bien, si vous croyez que ça été pour mon plaisir, mon équipée d'hier soir ! J'aurais voulu que vous y assistassiez, à mon équipée d'hier soir ! ... Moi qui jamais, en

dehors de cette... aventure d'outre-Manche — je sais bien que c'est idiot d'avouer ça — n'avais jamais trompé ma femme, il a fallu qu'une fois à Londres, un mois d'absence, pas de femme, — on n'est pas de bois — ... Je croyais au moins que c'en était fini. Ah ! bien oui, elle est venue me relancer hier, jusque chez moi. On parle des maîtres chanteurs, on ne sait pas ce que c'est qu'une maîtresse chanteuse. Elle m'a menacé d'un esclandre, j'ai eu peur de troubler le bonheur de ma femme et j'ai cédé.

PONTAGNAC. — Monsieur le commissaire allez dire à ma femme combien je souffre, combien je regrette, combien je l'aime et que je serai désormais moi aussi le plus fidèle des maris !!!

LUCIENNE. — Mon Crépin, je te pardonne !...

VATELIN, se levant. — Toi ! ah ! méchante, que tu m'a fait mal ! *Il tombe en sanglotant dans ses bras*

Mme Pontagnac . — Et moi aussi, je te pardonne !...

PONTAGNAC. — Je t'adore !

LUCIENNE. — Mon chéri !

Mme Pontagnac . — Mon amour !

LE COMMISSAIRE, . — Et Le procès-verbal ?.

VATELIN. — Le procès-verbal ! Il n'y en a plus de procès-verbal ! Il n'a plus de raison d'être, le procès-verbal !

PONTAGNAC. — Nous le déchirons le procès-verbal !...

Lucienne et Mme Pontagnac — Allons ! Monsieur le Commissaire, allons déchirer le procès-verbal !...

FIN